

Portrait du laïc franciscain

(Intervention de Joseph Folliet, Vice-président des Semaines sociales de France au carrefour national des responsables des fraternités franciscaines à Orléans en 1963)

Joseph Folliet (1903-1972) est né dans une famille de la petite bourgeoisie, foncièrement catholique. La politique et l'action sociale l'attireront très vite. Lors d'un voyage à Assise, Folliet découvre le message franciscain et fonde en 1927 Les *Compagnons de Saint François*, mouvement de jeunesse œuvrant pour la paix et l'amitié entre les peuples. Il y révèle ses qualités d'animateur et de chansonnier, qu'il met au services des mouvements de jeunesse catholiques naissants, la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC) et la Jeunesse agricole chrétienne (JAC). Il livre son expérience de la route et du plein air dans un maître livre, *La Spiritualité de la Route*, qui rencontre un large public. Sociologue, essayiste, poète, Folliet est l'auteur de 65 ouvrages dont son autobiographie *Le Ferme propos*, publiée en 1958.

Une citation qui l'a rendu célèbre est sa phrase: "Bienheureux celui qui sait rire de lui-même, il n'a pas fini de s'amuser."

Le laïc franciscain tel que se l'imaginent les gens

Je commencerai par des considérations un peu négatives. Comment nos contemporains, dans leur immense majorité, s'imaginent-ils le laïc franciscain ?

Les uns le voient comme un vieux monsieur très digne qui pense à faire un bonne mort et qui, pour être bien sûr d'y parvenir, accumule, grâce aux richesses spirituelles du Tiers-Ordre, un trésor d'indulgences. Ils confondent peut-être ainsi le Tiers-Ordre avec une association qui n'existe plus guère maintenant, mais que j'ai bien connue : l'Archiconfrérie de la bonne mort, dont les membres portaient sur leur visage l'attente, point trop impatiente, d'une sainte mort et chantaient de pieux cantiques d'une voix naturellement sépulcrale.

Ou bien nos contemporains se figurent le tertiaire comme un brave homme pieux, ou plutôt pieusard. Un brave homme, certes, complètement inoffensif, incolore, inodore et sans saveur. Les géologues ont beaucoup discuté sur l'existence de l'homme tertiaire. Nos contemporains le voient, cet homme, vigoureusement tertiaire et en marche lente vers le quaternaire, à moins qu'il ne soit en régression rapide vers le secondaire, époque des diplodocus. Le laïc franciscain, dans ce cas, c'est très exactement le contraire de ce que le jargon ecclésiastique appelait, il y a trente ans, le « catholique de choc » et qu'il appelle maintenant le « chrétien adulte majeur et émancipé ».

Ou bien, on se figure le laïc franciscain comme un « religieux dans le monde », un frocard défroqué, si j'ose employer cette expression, un capucin sans capuce, en robe courte ; et naturellement cette copie de religieux, comme toutes les copies, ne peut être qu'inférieure à l'originale. Un tertiaire, selon cette vue, c'est quelqu'un qui, au fond, aurait voulu être religieux, qui nourrit un désir refoulé d'être religieux et qui, par compensation, met dans le monde autant de pratiques religieuses que possible.

Ou bien encore et, c'est la meilleure des hypothèses, nos contemporains s'imaginent le laïc franciscain comme un doux poète, un peu farfelu, qui va très souvent en pèlerinage à Assise, pour y goûter de douces émotions où le religieux se mêle à l'esthétique, qui aime les petites fleurs, les petits oiseaux, les petites étoiles, tout ce qui est petit : en un mot, un petit poète, comme ceux que dépeint le caricaturiste Peynet, avec un chapeau melon, une lavallière et un bon petit air timide et gentillet....

Il est vrai que le laïc franciscain porte en plein monde l'esprit des vœux de religion : pauvreté, chasteté, obéissance. Il n'est pas un religieux au sens canonique du mot, mais il vit de l'esprit de religion et, par le Tiers-Ordre de Saint François, il est rattaché à un ordre religieux. Mais c'est un laïc pleinement laïc, que son adhésion au Tiers-Ordre, ne dispense ni de ses libertés, ni moins encore de ses responsabilités de laïc.

Il est très vrai que le laïc franciscain est volontiers poète, je dirai même (et sur ce point je vous inviterai, chers frères et chères sœurs, à faire votre examen de conscience) que je me défierai d'un franciscain, religieux, prêtre ou laïc, qui ne serait pas un peu poète, au moins sur les bords, comme dit le langage de nos contemporains. Quand on n'est pas un peu poète, est-on pleinement franciscain ?

Et il est non moins vrai, enfin, profondément vrai, d'une vérité symbolique, que le mouvement franciscain a toujours comporté un certain nombre de farfelus dont certains étaient, toujours pour employer le langage contemporain, parfaitement gratinés. Cela a commencé au temps même de saint François avec mon saint patron, Frère Genièvre, car je suis Frère Genièvre de Lyon dans le Tiers-Ordre et si je suis humoriste, c'est peut-être plus à cause de Frère Genièvre que de Lyon. A mon sens, le mouvement franciscain cesserait d'être ce qu'il a été historiquement, au cours des siècles, s'il ne constituait pas une sorte de havre de grâce pour des gens doucement cinglés dont le reste de l'Eglise ne voudrait pas. Il y a d'autres traditions spirituelles que j'aime, qui sont parfaitement rationnelles et raisonnables, par exemple la tradition dominicaine, la tradition jésuite. La tradition franciscaine est raisonnable mais n'a jamais été, Dieu merci ! totalement rationnelle.

Au fond toutes les visions de nos contemporains sont exactes ; elles n'ont qu'un tort, c'est d'être exagérées ou partielles. Ou bien elles généralisent, elles extrapolent à partir de cas particuliers, elles prennent la partie pour le tout ; ou bien elles ne voient qu'un aspect du mouvement franciscain qui est une synthèse, la synthèse étant toujours plus riche et plus vivante que les éléments qui la composent. Cette synthèse, c'est précisément le laïc franciscain. Je vais essayer de vous le décrire, et d'une manière tout à fait inductive, à partir de quelques exemples de laïcs franciscains que j'ai connus.

Des exemples de laïcs franciscains que Joseph Folliet a connus

Mes exemples vivants, je les prendrai chez des êtres sur lesquels je puis porter témoignage, parce que je les ai connus et aimés. C'est très bien de parler du Bienheureux Lucchesio et de la Bonne Dame, de rappeler l'existence d'Elzéar et de Delphine de Sabran, mais les exemples contemporains ont un autre poids et je vais vous faire passer quatre portraits de franciscains que j'ai connus, un peu comme des vues de lanternes magiques : Marius Gonin, Emile Romanet, Eugène Duthoit et Sylvie Mingeolet.

Marius GONIN, mon maître, un des rares hommes que je salue de ce mot, et mon ami, celui que j'essaie tant que bien que mal de continuer. Un homme sorti du peuple, d'une mère cuisinière et d'un père cocher..., un autodidacte qui avait appris tout ce qu'il savait par les veilles, mais un génie de l'organisation et un génie de l'apostolat. L'homme qui, en 1904, a fondé les *Semaines Sociales de France*, une des rares institutions qui, créées en ce temps-là, vive encore, et toujours jeune, et qui, partie de France, se soit étendue spontanément sans pression des autorités supérieures et même quelquefois, en dépit de ces autorités, dans le monde entier. Organisateur, apôtre, c'était aussi un poète, un bel écrivain, un peintre, un homme, un homme tout simple comme nous, l'ami de nombreux jeunes gens, l'ami du jeune homme que je fus. Je dirai qu'un détail même, la sempiternelle cigarette qu'il tenait entre ses mains et qui pouvait paraître, sinon dans la spiritualité franciscaine, au moins dans d'autres spiritualités, comme un manquement à l'ascèse, achevait de l'humaniser et de le rendre semblable à nous en lui conférant une petite faiblesse.

Un personnage absolument antithétique maintenant, Eugène DUTHOIT. Grand bourgeois, issu de cette bourgeoisie, particulièrement bourgeoise, de cette quintessence de bourgeoisie, qu'est la bourgeoisie de Roubaix-Tourcoing. Sortant de ce que Madame Françoise Giroud appellerait une bonne famille. Grand intellectuel, spécialiste du droit et de l'économie, bon écrivain, excellent professeur, remarquable orateur. Il fut président des Semaines Sociales, mais bien autre chose encore. Je ne connais rien de plus émouvant et de plus étonnant que son faire-part mortuaire, avec la liste complète de toutes les organisations d'action religieuse ou sociale dont il était président, secrétaire ou, au moins, administrateur, sans s'arrêter à l'humilité apparente de leur action, jusqu'à

des petites mutuelles de Croix ou de Roubaix-Tourcoing. Quand on cherche l'explication d'Eugène DUTHOIT, cet homme apparemment très bourgeois, un peu solennel, un peu guindé, qui mêlait d'ailleurs à cette apparence extérieure une sorte de naïveté enfantine, une volonté de voir le monde en beau et les gens en bien, on la trouve dans un petit carnet intime de notes et l'on s'aperçoit que son secret se résume en quelques mots : *Tertiaire de saint François*. Eugène DUTHOIT, c'était un tertiaire de saint François ; c'est ce qui le définit le mieux.

Tout autre Emile ROMANET. Savez-vous qui est-ce ? L'inventeur des allocations familiales, tout simplement. Et savez-vous qu'il était tertiaire de saint François ? Non, naturellement ! très bien ! vous l'apprendrez et vous le ferez savoir. Il y a des gens qui ont fait des révolutions avec beaucoup de sang, beaucoup de larmes et puis, après eux, on a simplement remis en place un ordre nouveau qui ressemblait comme un frère à l'ordre ancien, les étiquettes étant changées. Les deux hommes qui, à mon sens, ont fait dans le monde contemporain, au moins dans le monde dit libre, les deux plus grandes révolutions, ce sont deux pères tranquilles que personne ne connaît et bien différents d'ailleurs : Lord Beveridge, cet économiste excité et coléreux qui a fondé la Sécurité Sociale, et Emile ROMANET, ce brave homme simple, apparemment un peu bigot dans sa réelle piété, qui a créé les Allocations Familiales.

L'un et l'autre ont porté des coups décisifs à cette abomination et à cette injustice, à cette condamnation du capitalisme qu'était la condition prolétarienne. Romanet n'était pas un génie, mais je dirais de lui ce qu'un de ses paroissiens disait de mon ami, l'abbé Rémilleux, curé de Notre-Dame –Saint-Alban, un autre tertiaire, « il y croyait et il le faisait ». Il avait été frappé par la misère des familles ouvrières et il a voulu « faire quelque chose ». Les théologiens discutaient beaucoup pendant ce temps là. Le salaire familial est-il dû ou n'est-il pas dû ? Et s'il est dû, l'est-il en justice ou en charité ? Les petits malins disaient : non, il est dû en équité, cette vertu, intermédiaire entre la justice et la charité, qui est si commode pour servir de cabinet de débarras au moraliste. Le bon ROMANET n'était pas un théologien ; c'était un petit ingénieur, un primaire, issu de l'enseignement technique ; il ne s'est pas demandé si le salaire familial était dû en justice, en charité ou en équité ; il s'est dit qu'il y avait une injustice et qu'il fallait y remédier. Et il a trouvé le « truc », les Allocations Familiales, les caisses de compensation et, ce truc une fois trouvé, il l'a popularisé et il l'a généralisé jusqu'à ce que la loi en fasse une institution. Cela lui a coûté cher. Il s'est mis à dos le patronat de Grenoble et quand le vieux patron qui l'avait loyalement et courageusement soutenu, est mort, il a été mis à la porte de l'entreprise dont il s'occupait comme ingénieur. Croyez-vous que cela lui ait valu la gratitude de ceux à qui il a rendu service ? Non, et la preuve, c'est qu'ils ignorent jusqu'à son nom et jusqu'à sa qualité de tertiaire. Il semblerait normal par exemple qu'à l'heure actuelle, les caisses d'allocations familiales consacrent un peu de leurs surplus à publier une biographie de leur fondateur. Elles n'y ont pas pensé, et à l'heure actuelle pour éditer une biographie de ROMANET, qu'est en train de rédiger mon ami Paul Dreyfus, il a fallu procéder par souscription, certains catholiques éminents et connus pour leur action sociale brillent par leur absence alors qu'on y trouve de braves et solides anticléricaux, qui ont assez de bon sens pour rendre hommage à l'inventeur des allocations familiales ! Oui ! ROMANET, c'était un tertiaire et les allocations familiales sont, d'une certaine manière, une invention du Tiers-Ordre, un peu comme les Monts de Piété au Moyen Age avaient été une invention des franciscains pour lutter contre l'usure.

Et puis parce que je ne veux pas parler que des hommes, je ferai passer devant vous une figure féminine, celle de Sylvie MINGEOLET que j'ai bien connue, parce qu'après avoir été la secrétaire de Marius Gonin, elle a été ma secrétaire pendant près de vingt ans et que quand on vit tous les jours avec quelqu'un dans l'intimité du travail, il n'y a pas moyen de se tromper sur ce qu'est ce quelqu'un. Ne croyez pas que l'amitié m'ait enlevé mon esprit critique. Mon esprit critique est très vif. J'ai eu beaucoup de raisons de ne pas me marier ; l'une d'entre elles, c'est peut-être un excès d'esprit critique, qui ne m'aurait jamais sans doute permis d'éprouver cette émotion qu'on appelle l'amour, l'amour humain j'entends, pas l'amour de charité, qui est d'un autre ordre.

Ayant regardé vivre Sylvie MINGEOLET avec tout mon esprit critique, je puis certifier que c'était une femme véritablement géniale, qui avait tous les dons et qui aurait pu réussir dans tous les domaines. Poète, musicienne, chansonnière, dessinant avec une extrême facilité, elle était encore éducatrice, admirable experte dans l'art de diriger un cercle d'étude ; chanteuse, elle aurait pu faire une cantatrice ; actrice, elle savait monter un spectacle de théâtre même très important ; organisatrice, elle disait elle-même : « *j'organiserai tout, jusqu'à ma mort* ». Et de fait, elle a organisé sa mort et quand elle est morte, elle n'a rien laissé en désordre. Je puis dire qu'elle fut, après la seconde guerre mondiale, la deuxième fondatrice des Semaines Sociales de France. Elle a sacrifié tous ses dons à des oeuvres dans lesquelles elle s'est fondue et aussi à un idéal spirituel. Ou plutôt elle ne les a pas sacrifiés, mais elle les a développés d'une manière totalement désintéressée, sans vouloir s'en servir pour elle-même, et en les mettant au service de ses frères. Et quand elle est morte, après une longue et cruelle maladie qu'elle avait supportée jusqu'au bout avec le sourire, elle a demandé qu'on ne porte sur la croix de son tombeau qu'une seule mention : « *Compagne de Saint François* ».

Ces chrétiens, je les ai vus, j'ai travaillé avec eux. Qu'y a-t-il de commun entre eux ? Leurs personnalités étaient fort différentes. Deux étaient pleins d'humour et même de malice : Marius Gonin et Sylvie Mingeolet, et les deux autres étaient aussi dépourvus d'humour qu'un homme peut l'être : Eugène Duthoit et Emile Romanet. Ils étaient d'origine sociale différente, de préoccupations différentes, de caractères différents. Qu'est-ce qui les a unis ? Je vois des caractéristiques communes : d'abord c'étaient tous de vrais laïcs, et des laïcs délibérés. Pour eux l'état laïc n'était pas une vocation de ceux qui n'en ont pas, un peu comme la définition négative et classique du laïc présente l'Eglise comme une sorte de cornue, d'alambic dans lequel les éléments les plus volatils, les prêtres et les religieux, parce que les plus spirituels, montent au sommet ne laissant à la base, comme disait jadis mon vieux curé quand il indiquait l'ordre de la procession pour la Fête-Dieu, « que les restes de la paroisse »... Ils étaient simplement et librement laïcs, obéissant aux autorités religieuses, mais ne se tournant pas constamment à droite ou à gauche pour consulter un prêtre ou un religieux caché dans la coulisse, et sachant même le cas échéant, dire non à des prêtres ou des religieux même éminents. Ils ne se proclamaient pas adultes majeurs et émancipés ; ce n'était pas la peine, car toute leur vie montrait qu'ils étaient des chrétiens laïcs, majeurs et émancipés.

Ils étaient également des êtres pleinement donnés, totalement donnés à une cause ; qui ne se recherchaient pas dans cette cause, mais qui se donnaient à elle et qui se confondaient avec elle sans rien rechercher pour leurs personnes. Tous ont été chacun à sa façon et selon sa vocation, des pauvres qui pratiquaient la pauvreté sous toutes ses formes, la pauvreté de dénuement, de dépouillement et la pauvreté d'abandon. Lorsque GONIN mourut, il ne laissait derrière lui que le peu d'habits et de linge qui étaient nécessaires pour la figure qu'il avait à faire dans le monde et des dettes, car il avait été jusqu'à négocier une assurance sur la vie qu'il avait contractée, non pour sauver sa vie, ni pour assurer les siens, mais pour sauver son œuvre.

Ces pauvres étaient des êtres humains, pleinement humains et qui, lorsqu'on les rencontrait, vous réconciliaient avec l'humanité, vous donnant la fierté d'être homme, fierté qu'on n'éprouve pas tous les jours, croyez-m'en, quand on rencontre certains exemplaires de l'humanité. Et c'étaient des êtres humains de leur temps sachant le comprendre, l'aimer et le servir, si bien de leur temps qu'auprès des catholiques attardés, - auprès de ces catholiques qui interprétaient le « ne vous conformez pas à ce siècle » de l'Evangile comme : conformez-vous au siècle passé -, ils faisaient figure de novateurs et de révolutionnaires. En même temps, ces êtres, parce que pleinement humains, avaient un extraordinaire don d'amitié. Qui a expérimenté leur amitié ne peut pas l'oublier, cette amitié qui était vraiment une efflorescence de leur charité, l'art de donner à chacun de ceux ou de celles qu'ils rencontraient tout ce qu'il attendait d'eux et aussi l'impression que, pendant les quelques minutes qu'un temps très occupé leur permettait de passer avec eux, ils étaient pleinement à eux, totalement disponibles. Leur charité, ce n'était pas l'amour de commande qu'on

se force à éprouver pour les gens qu'on n'aime pas ; c'était une charité vraiment d'amour, une charité d'amitié, une charité pleinement chrétienne et franciscaine.

Enfin, tous étaient des chrétiens logiques,, intégraux, exigeants pour eux-mêmes, beaucoup moins pour les autres, et c'est par-là qu'ils étaient très franciscains, des chrétiens pas compliqués qui allaient à Dieu tout simplement, avec leur intelligence, mais aussi avec leur cœur sans chercher des complications, sans orner leur vie spirituelle de fioritures, sans vouloir donner, par ces fioritures, la conscience de leur haute valeur spirituelle. Ils étaient inconscients même de cette valeur spirituelle, parce qu'ils vivaient et qu'ils étaient trop occupés à vivre pour avoir le temps de raffiner sur l'analyse de leur personnalité.

Un essai de portrait du laïc franciscain

A la lumière de ces exemples regardons maintenant le laïc franciscain. Je vous le présenterai comme un paradoxe vivant, paradoxe tel qu'était saint François d'ailleurs et, si saint François attirait cet esprit paradoxal qu'était Chesterton, c'est précisément parce qu'il était un paradoxe vivant. Le laïc franciscain est un paradoxe car, dans notre époque, il paraît, à la fois, à contre-courant total du mouvement contemporain et, cependant, dans le sens le plus profond de ce mouvement. Sa présence, son action choquent nos contemporains et, cependant, elles répondent à leurs aspirations les plus profondément enracinées au cœur de leur être. Comment cela ? Je reprends simplement l'analyse de la spiritualité franciscaine qu'a fait le Père Gratien de Paris, dans un précieux livre un peu trop oublié aujourd'hui.

D'abord le Laïc franciscain est UN PAUVRE ET UN HUMBLE. Comprenez-moi ; je ne dis pas qu'il l'est, car on n'est jamais complètement pauvre et humble ; je dis qu'il veut l'être et qu'il s'efforce de l'être. Il est bien obligé de se servir de l'argent parce que, hélas, il en faut pour vivre et pour faire vivre. Mais s'il se sert de l'argent, il refuse de le servir, il le traite comme un serviteur, mais pas même comme Frère Ane, comme un serviteur infidèle, sournois et rebelle qu'on doit mater, dont il faut se méfier et qu'au fond de soi on méprise toujours. L'argent, c'est le crottin du diable : tous les horticulteurs savent que les roses poussent sur le crottin, mais ce n'est pas une raison pour croire que le crottin est supérieur aux roses. Le laïc franciscain impose des bornes et des limites à ses désirs même parfaitement légitimes et par-là comme il est peu de son temps ! Il n'est pas mû constamment par la préoccupation perpétuelle de rivaliser avec le voisin, « to keep up with the Jones » comme disent les américains, de se maintenir au niveau des Jones, disons en français, de se maintenir au niveau des Durand. Si les Durand ont une I.D. ou une D.S. et que moi je n'ai qu'une 2CV, mon rang social me fait obligation de me maintenir au niveau des Durand, quitte à gagner de l'argent par tous les moyens possibles, honnêtes ou non honnêtes.

Mais cette pauvreté ne fait-elle pas du laïc franciscain un être antiéconomique ?

Au cours des vacances, j'ai réfléchi et je me suis trouvé incivique bien involontairement. Je paie mes impôts, j'ai fait mon service militaire avec des rallonges comme la captivité et la résistance et pourtant je suis un incivique. Je ne bois pas comme tout le monde mess trois litres de vin par jour et par conséquent je n'aide pas à résorber les excédents des stocks vinicoles du midi. Je manque donc à mon devoir élémentaire de solidarité nationale. Je n'ai jamais joué à la roulette, au baccara, à la boule et je me moque du tiercé comme du quart. L'argent que je garde ne va pas à l'Etat, gérant et gardien du bien commun : je suis un incivique. Je pousserai même l'aveu jusqu'à dire que je n'ai jamais acheté un billet de la loterie nationale. La seule preuve de civisme dont je témoigne, c'est de fumer, non pas comme un pompier, mais comme un incendie. Aussi, toutes les vertus privées qui feraient de moi un bon parti si j'étais mariable, contribuent à faire de moi un mauvais citoyen, ce qui en dit long d'ailleurs sur le paradoxe de la société moderne. La pauvreté du franciscain ne va-t-elle pas en faire un être anti-économique ? Ne va-t-il pas s'opposer à l'économie en expansion, au développement, à l'abondance ? Pas du tout, tout ceci est absolument d'un autre ordre. Je crois que non seulement il n'y a pas d'opposition, mais qu'il y a harmonie entre l'esprit de

pauvreté et un développement humain. Le laïc franciscain n'est pas contre l'économie en expansion, mais pour une économie ordonnée et humaine, et non pas pour le genre d'expansion qui ne cesse de créer autant de crises qu'elle apporte de prospérité. Le laïc franciscain est pour le développement, mais pour le développement intégral, matériel et spirituel, et il n'estime pas que le développement a atteint son but si, pour développer les hommes économiquement, on commence par les sous-développer spirituellement. Et il est pour le développement dans tous les pays du monde, donc pour la justice internationale. Le laïc franciscain ne s'oppose même pas à l'abondance, mais il veut l'abondance dans la mesure et la justice. D'une part, il contribue à résoudre la question sociale du XX^e siècle, celle du développement, car elle ne se résoudra pas sans esprit de pauvreté, et les peuples qui n'ont pas le nécessaire ne le trouveront que le jour où les autres peuples qui ont plus que le nécessaire consentiront à se dépouiller de leur superflu ; et d'autre part, il contribue à libérer l'homme de l'esclavage moral et spirituel que lui impose « l'affluent society », la société de l'abondance lorsqu'elle l'enchaîne par la publicité, aux biens matériels. Il peut paraître à certains un archaïsme ambulante, un homme du passé ; en fait, il est l'homme d'aujourd'hui et surtout l'homme de demain. Voici que l'économie même, avec mon ami François PERROUX, longtemps rebelle à cette notion, retrouve maintenant la notion de pauvreté. Une économie humaine et une économie de besoins ne peut être qu'une économie de la sainte pauvreté. Le laïc franciscain, il est, comme l'économiste et comme tout le monde, pour les lendemains qui chantent, mais les lendemains ne chanteront et ne chanteront bien que s'ils chantent le Cantique des Créatures, le Cantique de la sainte Pauvreté.

Le laïc franciscain, c'est UN CHASTE ET UN ASCETE. Il s'efforce de garder la chasteté selon son état et je pourrai citer quelques belles familles franciscaines qui donnent un admirable exemple de chasteté, non point de chasteté négative, mais de chasteté dans l'amour, de ces familles qui étonnent et d'une certaine manière détonnent, car elles font contraste avec la plupart des familles contemporaines. Cette volonté de chasteté attire inévitablement au laïc franciscain des railleries et des plaisanteries ; il en prend son parti : c'est le déchet inévitable de son action. Par ailleurs, il sait que la chasteté suppose la maîtrise de soi, ce qui l'amène à pratiquer cet entraînement spirituel que les anciens appelaient l'ascèse et dont l'évocation est si désagréable à nos contemporains même chrétiens. Il n'y a pas de spiritualité sans chasteté et pas de chasteté sans ascèse. Tout cela va à contre-courant d'une civilisation que Bergson qualifiait d'aphrodisiaque, à contre-courant d'une société molle, sensuelle, désorganisée et comme disait un de mes amis anglais, *Sex Crazy*, c'est-à-dire, affolée par le sexe. Mais tout cela va aussi dans le courant même de l'histoire, dans le sens de l'évolution de la sexualité, car nous sommes arrivés à ce point où la technique permet de comprendre les causes de la sexualité et d'agir sur elle d'une manière à peu près infallible. Nous sommes arrivés par les procédés contraceptifs d'une part, et par l'insémination artificielle d'autre part, à l'enfant sans amour et l'amour sans enfant. Demain nous connaissons peut-être la parthénogenèse ou la préformation du sexe dans l'embryon et l'homme risque d'être comme Napoléon vaincu par sa conquête. Si la raison technique n'est pas dominée par la raison tout court et si la raison n'est pas mise au service de l'amour, nous verrons l'humanité dominée par l'instinct sexuel et ravalée par cette domination plus bas que la bête, car la bête suit des instincts sûrs, droits et naturels, tandis que l'homme se servira de sa raison pour les mettre au service d'un instinct affolé et perversi par sa raison même. Le plus grand service que le christianisme puisse rendre aujourd'hui à l'humanité, c'est de lui apprendre à discipliner l'instinct sexuel, comme elle a discipliné l'instinct de conservation. Dans la mesure même où il pratique cette discipline, le laïc franciscain rend service non pas simplement à lui-même ou à sa famille ou à l'Eglise, mais à l'humanité tout entière, il répond à une des questions capitales posées à notre temps par l'évolution technique.

Le laïc franciscain, c'est, comme Saint François, UN PACIFIQUE, pas un père tranquille, sens qu'on donne trop souvent à ce mot, pas un bèleur de paix, même pas un crieur ou un hurleur de paix, mais au sens étymologique du mot et d'ailleurs au sens même de l'Evangile un faiseur de paix. Il fait la paix. Il a plus confiance dans la force de la charité que dans toutes les forces de

frappe et toutes les forces de cogne. Car, à l'heure actuelle, l'organisation du monde, je ne parle pas de la France simplement, mais du monde entier, repose sur deux forces : sur la force de frappe, l'énergie atomique (voyez la rage des Chinois quand, après leur avoir promis ce joujou, on les en a frustrés), et sur la police, qui est une force de cogne. Il ne s'agit pas ici de faire de la politique, il ne s'agit pas de nier l'efficacité de l'armée, ni celle de la police, il s'agit de savoir à quoi on fait confiance d'abord. Le laïc franciscain, c'est l'homme qui fait d'abord confiance à la force de l'amour. Il ne hait que la haine et il ne réagit violemment que contre la violence, la force aveugle en dehors de la raison. Comme il est loin de notre temps, et des querelles et des guerres de notre temps ! Comme il est loin de notre temps des assassins, qui est aussi la saison des juges ! Comme il est loin de nos haines de race, -pensez à la marche sur Washington de deux cent mille Noirs qui réclament tout simplement le droit de pouvoir consommer leur whisky dans les mêmes bistrotts que les Blancs, - loin de nos haines de nations avec les survivances des nationalismes et l'émiettement du monde par ce que Mamadiou Dia appelait les micro-nationalismes, loin des haines de classe, qui ont la vie tellement dure qu'elles survivent même quand les classes se modifient, même quand elles disparaissent ; loin de nos haines de civilisations : l'Est et l'Ouest, l'Orient et l'Occident, l'Afrique, l'Asie et l'Europe ! Comme il est loin de tout cela ! Mais il est en réalité, le représentant des exigences de l'histoire, car désormais par les conquêtes de l'homme, l'humanité se trouve acculée à une alternative : ou la noosphère, comme dirait le Père Teilhard de Chardin, c'est-à-dire la construction d'une humanité unifiée par la raison et par l'amour, ou le suicide cosmique, et c'est ici que je serai moins optimiste, sinon que Teilhard, au moins que beaucoup de teilhardistes, car je ne crois pas que les jeux soient faits, et que nous allions automatiquement vers la noosphère, je crois, au contraire, et je pense être d'accord là-dessus avec la pensée profonde de Teilhard, que la noosphère ne proviendra que des libertés humaines et que si ces libertés défont nous connaissons peut-être le suicide cosmique. Nous sommes en un temps où désormais la division et la lutte apparaissent comme des luxes superflus que l'humanité ne peut plus se payer, en un temps où il faut que règne le droit, que par-dessus le règne du droit règne la morale, et que par-dessus le règne de la morale règne l'amour.

Pacifique, le laïc franciscain est enfin JOYEUX, précisément parce qu'il est pacifique, parce qu'il est pauvre, parce qu'il est chaste. Il est joyeux, spontanément joyeux, tranquillement joyeux. Il n'affecte pas la joie pour qu'on dise : « *oh ! voyez comme il est joyeux !* » Il ne se force pas à être joyeux comme certains religieux de ma connaissance et dont on sentait qu'ils faisaient un effort méritoire pour être joyeux sans jamais y parvenir totalement. Je me suis toujours demandé si, pour ce genre d'homme, le purgatoire ce ne serait pas tout simplement la révélation de la vraie joie et que leur purgatoire serait joyeux, pour leur montrer qu'ils se sont trompés sur terre. Le franciscain est joyeux, tout simplement, il a la simplicité de la montrer et la charité de communiquer sa joie aux autres. Là encore, quel contraste avec beaucoup de nos concitoyens ! Les têtes qu'on voit dans le métro à Paris, aux heures de pointe, ce ne sont pas précisément des têtes joyeuses. Je reconnais volontiers, d'ailleurs, que les têtes qu'on voit aussi à Paris, et même ailleurs, au sortir de la grand'Messe, ne sont guère plus joyeuses que celles qu'on voit dans le métro. Braves contemporains du métro ! Ils ont l'air damné déjà sur terre, mais nos bons coreligionnaires qui sortent de la grand'Messe, s'ils n'ont pas l'air damné, n'ont pas tout à fait l'air sauvé non plus. Quel apport, que la joie, à ce monde qui la cherche sans la trouver, dans l'accumulation des plaisirs, au fond de laquelle il n'y a que la satiété, comme une lie amère, cette fausse joie dont l'expression « fille de joie » montre précisément la fausseté. Au monde cherchant la joie, le laïc franciscain l'apporte, non point par des prédications, mais ce qui vaut mieux, par des chansons et surtout par l'exemple de la joie vécue.

Le laïc franciscain nous apparaît donc vraiment comme l'homme de notre temps, à la fois parce qu'il le repousse et parce qu'il l'accueille, et en même temps comme l'homme du concile au moment où l'Église, plus que jamais, aspire à se confondre avec l'humanité, où JEAN XXIII a invité les évêques et avec eux toute l'Église au grand *aggiornamento*, à la mise à jour d'une Église toujours jeune en face d'un monde qui se renouvelle.

Je pense à ce qu'ont dit du laïc franciscain, presque malgré eux, trois hommes bien différents, qui ne se ressemblaient guère que par une commune volonté de puissance CLEMENCEAU, LÉNINE et MUSSOLINI. CLEMENCEAU disait un jour « *Ah ! si chaque Français avait seulement quelques gouttes de sang franciscain dans les veines.* ». Je vous laisse deviner la suite. Ce vieil athée, ce vieux misanthrope, ce vieux pessimiste qu'était CLEMENCEAU avait été touché pendant quelques minutes par la grâce franciscaine. Et MUSSOLINI, quand il en avait assez de ses grands gestes et de sa grandeur baroque, tant qu'il lui est resté un peu de sens de la poésie et un peu de sens de humour, se retournait aussi vers saint François dans lequel il admirait le plus grand saint de l'Italie, bien sûr, car son nationalisme l'amenait à annexer saint François, mais aussi une réalité spirituelle qui était si loin de lui qu'il y trouvait peut-être un repos et un rafraîchissement. Et quant à LÉNINE, on lui attribue un mot, prononcé sur son lit de mort. Il est bien difficile de savoir si ce mot est vrai ou apocryphe, LÉNINE aurait dit « *Je me suis trompé : ce qu'il fallait à la Russie, c'était un saint François d'Assise.* ». Je modifierai volontiers le mot de LÉNINE en lui disant : « Non, Lénine, tu ne t'es pas complètement trompé ; il fallait à la Russie une révolution dans les structures, et c'est celle que tu as voulu faire, mais il fallait que cette révolution fût faite dans un esprit tout à fait différent, qui était l'esprit franciscain et l'esprit chrétien et non dans un esprit de guerre et de haine, dans un esprit de marxisme dialectique et catastrophique. » Et je dirai volontiers à CLEMENCEAU aussi « Non, Clemenceau, tu te trompes ; l'esprit franciscain ne peut pas suffire à sauver la France et il faut que toi, politique, tu fasses ton métier de politique, mais la France ne sera pas sauvée si elle n'a pas l'esprit franciscain. ». Et je voudrais que, à la suite de ces hommes, l'humanité contemporaine découvre saint François. - « *François revient chez nous prêcher la pauvreté* », disait déjà le poète BRIZEUX au siècle dernier - mais qu'elle découvre aussi que saint François n'est pas mort, que saint François vit toujours, agit toujours, aime toujours dans l'homme franciscain, dans le religieux et le laïc franciscain.